

TRANSFORMATION

● Notes de lecture

Terre-Patrie

Edgar Morin.

Nos finalités terrestres. Quelles nouvelles misères n'a-t-on pas créées en luttant contre la misère, ne serait-ce qu'en détruisant les économies de subsistance, en introduisant la monnaie là où il y avait échanges mutuels et entraide! Et, ce faisant, on a sous-développé en croyant développer...

Tant que nous serons mentalement sous-développés, nous accroîtrons le sous-développement des sous-développés. La diminution de la misère mentale des développés permettrait rapidement, en notre ère scientifique, de résoudre le problème de la misère matérielle des sous-développés. Mais c'est justement de ce sous-développement mental que nous n'arrivons pas à sortir, c'est de lui que nous n'avons nulle conscience.

Et nous en venons à cette idée que le sous-développement mental, psychique, affectif, humain, y compris des développés, est désormais un problème clé de l'hominisation.

Méta-développement

Le développement est une finalité, mais il doit cesser d'être une finalité myope ou une finalité-terminus. La finalité du développement est elle-même soumise à d'autres finalités. Lesquelles? Vivre vraiment. Mieux vivre.

Vraiment et mieux, qu'est-ce à dire ?

Vivre avec compréhension, solidarité, compassion. Vivre sans être exploité, insulté, méprisé.

C'est dire que les finalités du développement relèvent d'impératifs éthiques. L'économique doit être contrôlé et finalisé par des normes anthropo-éthiques.

C'est donc la poursuite de l'hominisation qui demande une éthique du développement, d'autant plus qu'il n'y a plus de promesse ni de certitude absolue d'une loi du progrès.

Seuil, Page 125.

Co-évolution dynamique

Manfred Mack

L'amorce d'une dynamique de transformation de notre économie ne peut s'effectuer tant que l'on persistera dans le pessimisme ambiant qui caractérise l'époque actuelle.

Le sens est une prise de conscience de la connexion qui relie l'individu à l'ensemble, donc aux autres. Dans la mesure où cet individu peut comprendre sa place dans le monde et avoir l'impression qu'en agissant, seul ou en groupe, il peut faire que le monde change en direction du mieux, alors il trouve du sens et l'espoir apparaît pour le tirer vers l'avant.

Le sens n'est pas quelque chose que l'on peut "donner" à quelqu'un; c'est pourquoi il y a confusion lorsqu'on dit que le rôle du leader est de "donner du sens" (à son équipe). Le sens est à découvrir par une recherche, individuelle ou collective. Étant donné que l'essentiel de l'activité économique est collectif, il est naturel et, à notre avis, plus efficace d'entreprendre la recherche du sens dans le cadre d'activités collectives: équipes, groupes de discussion, ensembles communautaires, etc. Le dialogue sert, ici encore, comme un outil pour organiser la découverte collective.

Éditions Village Mondial pages 44/45

Entretien de Pierre Hassner

Revue Enjeux-Les Echos Avril 97

L'ouverture sur le monde aurait sa contrepartie dans le repli sur la tribu ?

- Plus le monde s'agrandit, moins les hommes acceptent de dépendre d'autres hommes et de choses qu'ils ne contrôlent pas. Le besoin d'être entre soi se renforce, la fragmentation menace. Certes, nul, y compris les Asiatiques et les musulmans, n'arrive à s'isoler. Le modèle japonais connaît des ratés.

Les femmes iraniennes, malgré le régime, s'émancipent. Les Chinois s'engagent dans la compétition et l'inégalité des richesses. Le mouvement de décomposition des structures traditionnelles est à la fois irrésistible et insupportable. Autre paradoxe suscité par la mondialisation: en consacrant la démocratie, elle a révélé l'ampleur de la crise du système.

La corruption se développe, les gouvernements sont impopulaires, les individus sont blasés.

Au fur et à mesure que se raréfient les conflits entre Etats pour la conquête d'un territoire, les pogroms, les guerres civiles et les génocides se multiplient. Au cours de ce siècle, les individus massacrés par leur gouvernement ont été plus nombreux que ceux qui ont été tués lors des conflits entre Etats !

Les "barbares" font face aux "bourgeois". Pendant la guerre en ex-Yougoslavie, un fonctionnaire policé de l'ONU, Yasushi Akashi, négociait avec un général serbe brutal, Branko Mladic, en s'étonnant que ce dernier ne respecte pas sa parole !

Les "barbares" sont aussi à l'intérieur de nos frontières avec les gangs, les mafias.

Nos sociétés ont renoncé à la violence et elles ne savent plus comment la traiter, elles sont désemparées devant ceux qui obéissent au fanatisme et à la volonté de conquête.

Notre espoir, c'est l'embourgeoisement du "barbare".

Comment transforme-t-on un "barbare" en homme de dialogue ?

- Rappelez-vous la phrase qu'on apprenait jadis en cours de latin: "La Grèce cultivée a conquis son sauvage vainqueur."

La "civilisation" des barbares par ceux qu'ils occupent est un phénomène fréquent dans l'histoire de l'humanité.

Les plus optimistes comptent sur cette évolution. En une génération, disent-ils, les mafieux engendrent de bons capitalistes; Milosevic semble, par moments, accepter de renoncer à la barbarie en échange d'une intégration européenne.

Mais rien n'empêche le scénario inverse, la "barbarisation du bourgeois": une explosion nihiliste, le développement de la peur, la violence anarchiste et la transformation d'un Etat démocratique en un Etat policier.

Difficile de trancher.

Peut-être n'avons-nous pas assez réfléchi à l'incidence de la technique.

Favorisera-t-elle la tyrannie, comme dans le 1984 d'Orwell ?

Ou empêchera-t-elle le contrôle des médias et de la liberté d'expression grâce au fax et à Internet ?

Comment les démocraties peuvent-elles échapper au double assaut de la tyrannie et de l'anarchie ?

- Elles se raccrochent à la morale chrétienne, aux institutions datant de la Révolution. Résisteront-elles à la globalisation et à la volonté d'absolu des communautés ?

Chacun cherche sa voie, une synthèse entre la modernité et ses racines. Vaclav Havel et Soljenitsyne ont, chacun, exploré un modèle débarrassé du totalitarisme et des excès de l'Occident, à commencer par le matérialisme.

Mais entre la mondialisation capitaliste et les réactions nationalistes ou fascisantes, la marge est étroite. Les peuples, encouragés par l'instantanéité de l'information, désirent sur le champ la démocratie et la consommation.

Or ce modèle - le nôtre - s'est construit sur deux siècles. Le capitalisme et la démocratie libérale ont parié sur la victoire des "passions froides" sur les "passions chaudes" pour reprendre des expressions du XVIII^e siècle.

Ayant la tentation d'être mauvais, il est bon que les hommes aient intérêt à ne pas l'être, disait Montesquieu les passions mesquines comme l'avarice, l'égoïsme, l'ambition valant mieux que des passions "nobles" et meurtrières fondées sur la gloire, la conquête, la "vraie religion".

Aujourd'hui, l'Europe est séduite par le capitalisme rhénan, une économie de marché dotée d'un coussin protecteur, un modèle

social moins brutal que la flexibilité des Américains.

Mais ce modèle est-il encore viable ?

Etre consommateur et électeur donne-t-il un sens à la vie ?

Les Européens s'en contenteront-ils ?

L'homme est-il capable de vivre sans transcendance, sans absolu; redoute-t-il sa propre liberté ?

- Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, notre société n'a pas de vérité révélée. La laïcisation du monde est le grand problème du capitalisme. Les plus optimistes, comme le philosophe Luc Ferry, affirment que même sans transcendance le système fonctionne.

Le mode relativiste vaut mieux que l'absolutisme totalitaire, mais, poussé à son terme, il se transforme en nihilisme :

"Pourquoi dois-je respecter l'autre ?"

Tout le pari de la démocratie - nul besoin d'être fanatique pour croire à quelque chose, bute sur cette ligne de crête où se rencontrent la prétention à la vérité absolue et le nihilisme où personne ne croit à rien.

La morale de Kant, qui a irrigué notre modèle républicain, est fondée sur le règne du droit et le respect réciproque. Elle est sans cesse remise en cause par la fascination pour le sacré et le sacrifice.

Notre système est le plus libre et le plus pacifique, mais il ne donne pas un sens à la vie. Il livre l'homme à lui-même et le plonge dans le désarroi.

Des phénomènes semblables ont accompagné le déclin des civilisations, mais, pour la première fois, les individus disent: "Il n'y a pas d'alternative et, pourtant, cela ne peut pas marcher comme cela."

Les pessimistes, dans le droit-fil du psychologue Erich Fromm, auteur de La Peur de la liberté, redoutent qu'ils se précipitent dans les bras d'un maître. Hélas, je ne vois pas poindre le compromis entre, d'une part, les exigences de la communauté

et l'identité, la mondialisation et l'efficacité économique, d'autre part.

L'Europe ne tente-t-elle pas cette synthèse ?

- Je ne suis pas très optimiste. La force et la faiblesse de l'Europe résidaient dans la diversité des Etats-nations.

Ils se sont beaucoup battus dans des guerres absurdes mais ils ont fini par faire la paix. Et l'Europe a tout inventé du point de vue idéologique: le capitalisme, le socialisme, l'individualisme, la démocratie, la révolution et la technique.

J'ai longtemps cru à l'Europe fédérale et à la décentralisation, la nation étant trop grande pour certaines choses et trop petite pour d'autres.

Aujourd'hui, elle est en crise; elle n'a pas l'épaisseur des souvenirs dont bénéficie encore la nation. Si l'on ne parle plus beaucoup de "mourir pour la patrie", on l'évoque encore moins à propos de l'Europe.

La nation, dans le cas de la France, résiste plus que je ne l'aurais pensé. La désagrégation et la fragmentation provoquées par la mondialisation peuvent être favorables aux nations, comme la décomposition de l'empire soviétique l'a montré.

Elles peuvent lui être hostiles, comme au Canada ou en Belgique. Tout repose sur le besoin et l'objet de l'identité collective. Face au monde, à la globalisation l'individu livré à lui-même tente de se raccrocher à la famille, à l'ethnie, à la tribu, à la nation.

Ce morcellement permet-il de tracer la carte du monde à l'aube du III^{ème} millénaire ?

- La planète est structurée par l'opposition centre-périphérie. D'un côté, le monde de l'OCDE, plutôt stable. De l'autre, l'Est et le Sud, aux problèmes comparables : conflits ethniques, guerres civiles, Etat fragiles, dettes financières. Cette carte n'est pas figée.

Des pays de la périphérie -les "Dragons" du Sud-Est asiatique, les pays les plus avancés d'Amérique latine- rejoignent le centre.

Ces nouveaux pays transforment-ils le centre en le marginalisant ?

L'Occident est-il une citadelle assiégée, ou s'est-il libéré du système bipolaire et de la menace de guerre ?

Il est trop tôt pour se prononcer. L'Amérique domine le monde, pour les uns; elle passe le témoin à l'Asie, pour les autres.

La Chine -qui a l'étendue, les hommes et, bientôt, la puissance militaire- sera-t-elle la grande puissance de demain ?

Et l'Europe, un continent-musée ?

On peut le craindre, sans certitude. La chute des totalitarismes a montré que les empires conquérants ne méprisaient qu'à leurs dépens la sagesse et la modération, que les aventures passées ont fini par enseigner à la vieille Europe.